

Hamelin, Louis-Edmond. *Sables et mer aux Îles-de-la-Madeleine*. Ministère de l'industrie et du commerce, province de Québec, 1959 (1958). 66 pp. 25.5 cm. Cartes, graphiques, photos. Une carte hors-texte en couleurs des Îles-de-la-Madeleine à l'échelle approximative de 1:170,000. Bibliographie pp. 58-66.

Fernand Grenier

Volume 4, Number 8, 1960

Mélanges géographiques canadiens offerts à Raoul Blanchard

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/020229ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/020229ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Département de géographie de l'Université Laval

ISSN

0007-9766 (print)

1708-8968 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Grenier, F. (1960). Review of [Hamelin, Louis-Edmond. *Sables et mer aux Îles-de-la-Madeleine*. Ministère de l'industrie et du commerce, province de Québec, 1959 (1958). 66 pp. 25.5 cm. Cartes, graphiques, photos. Une carte hors-texte en couleurs des Îles-de-la-Madeleine à l'échelle approximative de 1:170,000. Bibliographie pp. 58-66.] *Cahiers de géographie du Québec*, 4(8), 375-377. <https://doi.org/10.7202/020229ar>

image ; il s'agit de la même méthode dans les deux cas ; seule la dimension du sujet change. On pense à une géographie régionale « au deuxième tour ».

L'auteur examine donc un à un les points que considèrent habituellement les meilleurs représentants de la géographie régionale. Tous les chapitres sont attendus, excepté le dernier consacré à de rapides considérations psychologiques qui rappellent un peu les écrits canadiens d'André Siegfried. Chez Blanchard, cette dernière préoccupation démontre que la conception apparemment rigide de sa géographie régionale sait rester disponible aux innovations. L'on regrette cependant que l'auteur n'ait pas daigné au moins souligner le rôle des processus périglaciaires dans l'évolution du relief et dresser une bibliographie des travaux récents, deux sections qui apparaissaient dans la synthèse des *Alpes occidentales*.

L'application de cette démarche apporte-t-elle du neuf ? Assurément. *Le Canada français* se veut plus qu'un résumé, qu'un rassemblement des 12 études régionales faites au préalable ; ce n'est pas en vain que sont appliqués, pour la première fois à l'ensemble du Québec méridional, les procédés d'analyse de la géographie régionale. Des phénomènes nouveaux nous apparaissent tels la répartition des zones végétales (cette fois, le Québec se rend jusqu'au détroit d'Hudson), le chiffre global des émigrants aux États-Unis, la dissémination provinciale de l'industrie. De riches enseignements sortent en particulier des nouvelles cartes globales, même si celles-ci reprennent les limites, faussement géographiques, des comtés, inconvénient inévitable vu l'état des recherches dans le Québec. Particulièrement neuves sont des sections consacrées à la description de l'économie car elles sont basées sur des statistiques gouvernementales alors inédites. Malgré cela, l'ouvrage comporte le rappel agréable de certaines choses connues ; concédons que des retours étaient obligatoires, tels les faits étudiés avec soin dans les ouvrages antérieurs : les trois (?) surfaces d'érosion, le triomphe démographique des Canadiens français dans les Cantons de l'Est, le facteur main d'œuvre dans l'industrie, l'opposition agriculture — chantiers. Il faut bien reconnaître en outre que le fait d'avoir utilisé la même méthode dans la « synthèse » provinciale et dans les études régionales précédentes limitait les chances de profonde nouveauté du dernier livre. Un autre plan aurait sans doute donné un ouvrage plus neuf ; des aspects nettement nouveaux auraient pu être abordés, telle l'étude des délimitations des différentes régions du Québec à partir des concepts de régionalisation les plus récents. Qu'il en soit, *Le Canada français* est un livre assez neuf pour que la très grande majorité des Québécois y découvrent leur province.

Aussi, malgré l'allure descriptive et a-spécialiste d'une géographie régionale de cette sorte,⁶ *Le Canada français* de Raoul Blanchard demeure une vue d'ensemble unique, essentielle à plusieurs et hautement désirable pour le grand public. Nous ne connaissons personne — et nous n'en voyons guère à l'horizon — qui pouvait présenter si bien et pour un si grand nombre de lecteurs une telle synthèse géographique du Québec méridional. Avec cette œuvre qui s'inspire de trente années de recherches, M. Raoul Blanchard consacre son influence exceptionnelle sur la géographie laurentienne. Aucune autre province canadienne n'a la chance du Québec de posséder un tableau aussi valable de sa propre géographie. Si nos *Mélanges Blanchard* n'eussent déjà exprimé le témoignage de gratitude du Québec, ce serait à faire.

Louis-Edmond HAMELIN

LA GÉOGRAPHIE PHYSIQUE DES ÎLES-DE-LA-MADELEINE

HAMELIN, Louis-Edmond. **Sables et mer aux Îles-de-la-Madeleine.** Ministère de l'industrie et du commerce, province de Québec, 1959 (1958). 66 pp. 25.5 cm. Cartes, graphiques, photos. Une carte hors-texte en couleurs des Îles-de-la-Madeleine à l'échelle approximative de 1:170,000. Bibliographie pp. 58-66.

Les Îles-de-la-Madeleine ont toujours attiré l'attention à cause sans doute de leur intérêt touristique, humain et économique. La longue bibliographie présentée à la fin du livre mentionne

⁶ Pour un jugement de valeur sur la géographie de Raoul Blanchard, voir Louis-Edmond Hamelin dans *The Canadian Geographer* — *Le géographe canadien*, Ottawa (texte d'une communication au congrès de l'Association canadienne des géographes, Kingston, juin 1960).

de nombreux ouvrages historiques et linguistiques, des études géologiques et océanographiques, quelques analyses économiques et surtout de nombreux ouvrages et articles sur le problème des pêcheries. Dans le domaine géographique, il n'y avait guère à citer que la thèse, encore inédite, de Noël Falaise. C'est pourquoi l'ouvrage de monsieur Hamelin, qui est en quelque sorte une géographie physique des Îles-de-la-Madeleine, se situe dans le domaine de l'inédit et présente un grand intérêt.

C'est dans le cadre d'un inventaire économique détaillé des Îles que le ministère de l'industrie et du commerce de la province de Québec a demandé à monsieur Louis-Edmond Hamelin de préparer cette introduction géographique. Qu'on nous permette ici de féliciter le ministère d'avoir songé à confier à un géographe compétent le soin de préparer la partie géographique de l'inventaire. Il est vrai qu'il ne s'agit encore que de la géographie physique, mais c'est tout de même un début de reconnaissance des possibilités de collaboration des géographes à la mise en valeur des régions géographiques. Le beau travail que nous avons entre les mains, et dont monsieur le sous-ministre Coderre fait l'éloge dans la préface, prouve qu'on a eu raison de faire appel à la collaboration de l'auteur.

Après avoir, dans l'avant-propos, précisé certains points relatifs à la toponymie et à la bibliographie, l'auteur entreprend son exposé qu'il divise en deux parties : tout d'abord le milieu marin, puis le milieu terrestre.

L'auteur montre d'abord que, dans le golfe Saint-Laurent, les Îles-de-la-Madeleine occupent la partie sud-ouest à caractère plus estuarien que maritime. La plate-forme madelinienne offre aux pêcheurs un domaine assez étendu, mais rapidement profond au large des côtes, et les techniques actuelles de pêche utilisées ne permettent malheureusement pas l'exploitation maximum des possibilités de ce domaine. Le climat est avant tout caractérisé par l'hiver long, neigeux et glacé qui impose l'arrêt des activités de pêche, de navigation et de culture. Les vents et les brouillards, dont les mécanismes sont ici exposés par l'auteur, présentent souvent des inconvénients sérieux pour la navigation aérienne aussi bien que maritime dans la région des Îles-de-la-Madeleine. Aux aspects océanographiques, l'auteur consacre, comme il se devait, plusieurs bonnes pages. À noter tout d'abord le caractère hydrologique mixte des eaux du golfe : mélange des *eaux estuariennes*, plus douces et moins froides, des *eaux polaires* qui pénètrent par le détroit de Belle-Isle et surtout des *eaux atlantiques* très salines qui entrent par le détroit de Cabot. Parmi les autres phénomènes intéressants sur lesquels monsieur Hamelin attire l'attention, mentionnons la stratification des eaux marines et la direction très variable des courants marins. L'étude simultanée de la température et de la salinité des eaux marines permet à l'auteur de montrer l'influence de ces facteurs sur la faune aquatique. Il est bien évident qu'il serait dans le meilleur intérêt des pêcheurs que, suivant les années, les poissons soient recherchés là où se réalisent les meilleures conditions de leur habitat. La « pêche au thermomètre » n'est peut-être pas un *slogan* inutile !

Après avoir situé et étudié les Îles-de-la-Madeleine dans leurs rapports avec le domaine marin, monsieur Hamelin consacre la deuxième partie de son ouvrage à la géographie physique de l'archipel proprement dit. Les Îles sont constituées d'abord de *noyaux* rocheux dont les trois principaux sont Havre-Aubert, Cap-aux-Meules et Havre-aux-Maisons. Les *noyaux* sont reliés entre eux par des *atterrissements longitudinaux* qui sont essentiellement des flèches de sables. Certains de ces atterrissements sont recouverts à marée haute, les autres sont plus ou moins consolidés. Existente enfin des *lagunes* qui déterminent l'existence d'étangs en général peu profonds. L'étude des dépôts meubles qui recouvrent la roche en place ainsi que l'étude des divers matériaux de surface permettent à l'auteur de conclure à la faible influence de la glaciation quaternaire. Plusieurs observations, par contre, suggèrent le rôle des processus périglaciaires ; on peut ici noter que c'est la première fois que des phénomènes périglaciaires sont signalés dans les Îles-de-la-Madeleine. L'étude de l'érosion marine et des sols, surtout du type « podzol sableux », fait ensuite l'objet des pages suivantes. Les dernières pages sont consacrées au relief. Dans l'ensemble, il n'y a pas de reliefs considérables dans les îles : 65% de la superficie est au-dessous de la cote 50 pieds d'altitude, et moins de 1% entre 400 et 500 pieds, cette dernière cote n'étant nulle part dépassée par des ensembles quelque peu étendus. L'étude des *noyaux* permet de distinguer les problèmes propres au littoral, à la surface principale et à ce que l'auteur appelle les « dômes char-

nières ». Les études de laboratoire sur les sables permettent enfin à l'auteur d'écrire quelques pages très neuves sur la morphologie des flèches et des lagunes où les processus sont encore très actifs : on y apprend le rôle de la gélifraction, de la glaciation, de la mer, du vent et du ruissellement fluvio-périalglaciaire comme agents de morphologie dynamique.

L'ouvrage bénéficie d'une présentation que nous qualifierons de luxueuse : impression sur papier glacé de bonne épaisseur, couverture portant une belle photographie en couleurs, texte aéré, dessin clair des graphiques et des cartes, belles photographies et qui ressortent bien. Cependant, la qualité de l'édition est gâchée par le nombre de fautes qui se sont glissées dans la correction des épreuves d'imprimerie. Il est certaines pages où l'on peut compter plus de cinq et jusqu'à huit ou neuf fautes : pp. 17, 20, 32, 38, 41, etc. Les organismes gouvernementaux qui ne possèdent pas d'équipe compétente de correcteurs d'épreuves devraient permettre aux auteurs de revoir eux-mêmes leur texte.

Nous ajouterons que nous ne sommes pas d'accord avec l'auteur sur l'emploi abusif des sigles et des abréviations dans le corps principal du texte. Il devient énervant de toujours trouver IM au lieu des Îles-de-la-Madeleine, CAM au lieu de Cap-aux-Meules, HAU au lieu de Havre-Aubert, T. pour température, Sa. pour salinité, etc. Sigles et abréviations sont à leur place dans les notes de bas de pages, dans les longues bibliographies, etc., mais sûrement pas dans le corps du texte.

On pourrait aussi discuter le style des références au bas des pages : Forward 1954, Black 1957a, Black 1957b, Hare 1952, etc. Ce genre de références est acceptable lorsque la bibliographie ne comporte qu'une section et lorsque les auteurs sont classés suivant l'ordre alphabétique. Ici, la bibliographie comporte plusieurs sections et l'on est, par conséquent, exposé à trouver le même auteur (Falaise par exemple) dans plusieurs des sections de la bibliographie. Au moins faudrait-il que chaque mention bibliographique soit précédée d'un numéro d'ordre rappelé dans les notes de bas de pages.

La carte hors-texte (58×65 cm.) est commode : elle présente les principaux éléments de la toponymie, elle montre l'extension du fond marin inférieur à dix brasses ainsi que les principaux récifs. Elle est pauvre au point de vue topographique puisqu'elle ne comporte qu'une cote d'altitude. Il faudrait signaler aux cartographes du ministère de l'industrie et du commerce qu'une seule indication de longitude et une seule aussi de latitude ne permettent pas de faire une lecture intelligente de la carte. En plus du 30^e degré de latitude et du 40^e degré de longitude, il eût fallu au moins indiquer quelques minutes puisqu'il n'y a pas l'espace sur la carte pour l'indication des degrés suivants ou précédents.

Nous ne pouvons, en terminant, que féliciter l'auteur pour le très beau travail qu'il vient de publier. Il ouvre ainsi une voie nouvelle aux études de géographie physique régionale, voie qui, grâce à l'appui sympathique des organismes publics, devrait être davantage suivie.

Fernand GRENIER

UNE ÉTUDE DE GÉOGRAPHIE INDUSTRIELLE

LAFERRÈRE, Michel. **Lyon, ville industrielle. Essai d'une géographie urbaine des techniques et des entreprises.** Paris, PUF, 1960, 544 pages, bibliographie, index des techniques et des professions, index des produits de l'industries, index des firmes, des chercheurs et des chefs d'entreprise, 32 figures dans le texte, documents en pochette.

Après une introduction détaillée consacrée au site de Lyon, à la répartition des unités de fabrication et aux dimensions statistiques de l'industrie, l'auteur fait successivement l'étude approfondie des trois principaux groupes industriels : la soierie, la métallurgie et la chimie lyonnaises.

L'on connaît l'importance du sujet : le Grand Lyon a plus de 400,000 salariés. De 1820 à 1920, « Lyon a été l'un des plus grands centres de techniques industrielles du monde occidental ». Monsieur Laferrère sait intelligemment dégager les caractères originaux de ce grand « complexe industriel » qui est pourtant privé de matières premières : entrepreneurs sans usine ; multitude d'entreprises de toutes dimensions ; grande variété des techniques utilisées ; continuel échange